

Michel Plon

Une intervention vraie au service d'une "formation qui ne soit pas menteuse"¹

Avant de vous parler du livre d'Annie Tardits, objet de notre rencontre de ce soir, permettez-moi de remercier Charles Nawawi qui m'y a fort courtoisement convié. L'espace d'un instant, je voudrais même insister sur cette dimension, celle de la courtoisie, qui tend à disparaître, y compris dans nos rangs, pour faire place à la brutalité, quand ce n'est pas à la sauvagerie. C'est pourtant la courtoisie, et ce qu'elle implique comme délicatesse de l'adresse, qui permet à celui qui en est le destinataire de trouver sa place, d'éprouver, jusqu'à pouvoir le nommer, ce qu'il en est de son ressenti : pour ce qui me concerne, ce fut de l'honneur et du plaisir.

Mais pour tout vous dire, lorsque cela est advenu, je n'avais pas encore lu le livre d'Annie Tardits. L'ayant lu, puis relu, ce qui ne préjuge pas d'autres lectures à venir, il me faut nommer un troisième sentiment lié à cet exercice auquel j'étais ainsi convié : celui d'une responsabilité.

Responsabilité liée à l'importance extrême pour la psychanalyse de la question dont traite ce livre mais aussi, et plus encore, à la manière dont il en traite. Responsabilité liée, aussi bien, à l'actualité, que l'on peut dire brûlante, de cette question *des*, et je crois nécessaire d'insister d'emblée sur le pluriel de l'intitulé, *des* formations du psychanalyste. À l'extrême fin de son livre, Annie Tardits ne manque pas d'insister sur cette urgence contemporaine à faire retour sur ce chantier des formations dont Lacan a amplement remanié les fondations : "[...] des initiatives corporatistes des psychothérapeutes, écrit-elle, et la tendance des Etats européens au contrôle social introduisent dans cette nécessaire perlaboration [celle qui s'est instaurée depuis la mort de Lacan] quelque chose de la fonction de la hâte. Les projets d'organiser la profession de psychothérapeute donnent aux psychanalystes l'occasion, et sans doute le devoir, de déclarer la spécificité de leur discipline et de leur pratique, les implications, pour la formation, de son caractère profane" (p. 234). On ne saurait mieux dire !

À l'instant j'ai prononcé le terme de plaisir et je ne voudrais pas totalement perdre de vue cette dimension : en d'autres termes, et même si le plaisir n'est pas nécessairement antagoniste du travail le plus exigeant, et je vais revenir sur ce terme de travail, ce n'est pas dans ce registre que je veux inscrire

¹ Très légèrement modifié pour sa publication, j'ai laissé, pour l'essentiel, son caractère d'interpellation orale à ce texte de la présentation du livre d'Annie Tardits, *Les formations du psychanalyste*, Érès, qui eut lieu à la librairie *Le Divan*, le 22 juin 2000.

ces quelques mots de présentation, car ce serait alors perdre un peu de vue que cette soirée tient plus de la rencontre conviviale que d'un atelier, d'un séminaire ou d'un cartel. Aussi bien, outre qu'il serait impudent de vouloir résumer un livre aussi fouillé que peut l'être celui-ci, je me bornerai à en souligner deux aspects, deux lignes de force qui se sont imposées à moi et qui, bien évidemment, n'excluent pas d'autres tant la trame du discours tenu est serrée et ne laisse guère le loisir de flâner.

Je voudrais d'abord, premier aspect, caractériser le livre lui-même et en cerner succinctement quelques attendus. Je dirais donc que le livre d'Annie Tardits loin d'être seulement un *essai*, avec ce que cela peut impliquer de spéculatif sinon de contemplatif, est une *intervention* avec ce que cela met en jeu sur le versant de l'action et de la modification espérée, voulue, d'une conjoncture donnée. Et ce terme d'*intervention* me conduit tout droit à inscrire ce livre dans ce registre que Freud, à sa manière, et Lacan à la sienne ne négligèrent jamais, mais qui pour autant pouvait sembler être tombé en désuétude, le registre de la politique, celui d'une politique de la psychanalyse qui se trouve ainsi mise au travail.

Revoilà ce terme de travail ! Si ce livre en est un, et de taille, il est aussi, ce qui n'est pas moins important, la manifestation explicite, la marque substantielle et incontournable du fait que *ça travaille*, que des analystes travaillent, pensent et qu'ils sont travaillés, dans le droit fil de la perspective tracée par Freud et développée par Lacan, par des questions dont la moindre n'est certainement pas celle de la survivance et du devenir de ce que Serge Leclaire appelait *l'analytique*. Cela donne à entendre – et qui s'en plaindrait parmi nous – que par-delà ce phénomène, qu'après d'autres je m'autoriserai à appeler *l'essaimage* du mouvement lacanien, phénomène dont tu poses qu'il n'est pas lié aux seuls liens transférentiels à Lacan mais aussi, et sans doute surtout, *au rapport* à son enseignement, cela donne à entendre donc, que la recherche, jamais achevée, et la préservation de *l'or pur* de la psychanalyse n'ont pas été perdues de vue, continuent de tenir éveillés, voire de hanter ceux pour qui l'être analyste ne se réduit pas à une étiquette professionnelle.

Mais je voudrais aller un tout petit peu plus loin, marquer quelques observations à la limite de la pertinence, sinon de l'impertinence, à propos de cet aspect de ton livre, de son caractère d'intervention qui suppose une ambiance un rien agitée, tourmentée, questionnée, à l'opposé de celles, calmes et policées auxquelles Lacan eût pu accoler son expression de *tournage en rond*. Il me semble en effet que ton intervention et toute cette ambiance de remue-ménage, ou de remue-méninges dont elle est porteuse sont à mettre en relation avec ce qui se passe aujourd'hui en France à propos de la psychanalyse, avec ce que les plus frileux d'entre nous pourraient qualifier de tapage et ce que d'autres, peut être plus audacieux, pourraient appréhender comme les formes, parfois paradoxales ou contradictoires, du retentissement, de l'incrustation, contre vents et marées, de la psychanalyse dans notre société.

Il faut bien, tout de même, prendre acte et tenter de rendre compte d'un fait : se demander pourquoi, en Europe, il n'y a à peu près qu'en France, pour ne prendre qu'un très récent exemple, qu'un journal, *Le Monde*, pour ne pas le nommer, puisse consacrer une semaine durant, une page entière, chaque jour, à la psychanalyse, à son état et à son devenir. Je fais l'hypothèse, elle est même conviction pour ce qui me concerne, que cette écume, quel que soit le jugement que l'on porte sur elle, témoigne du fait que l'*essaimage*, au contraire du consensus ou du *gentleman agreement* anglais que tu évoques dans ton livre, n'a pas empêché le travail en profondeur, et que cet intérêt maintenu pour la psychanalyse, bien au-delà du milieu psychanalytique lui-même, constitue la marque en retour de la vitalité, plus silencieuse mais pas moins forte, d'une recherche au jour le jour, de l'exigence de vérité qui connote la démarche psychanalytique. Je postule encore que ce retentissement qui perdure, que cette irréductibilité de l'idée psychanalytique, sont la réplique, l'onde de choc cent fois répétées de ce séisme qu'a constitué l'entreprise théorique de Lacan et que ton livre contribue, contribuera à faire retentir de nouveau parce que loin de se contenter de décrire, il *intervient*, il réveille ce qui pouvait être assoupi, déterre ce qui était enfoui et partant, participe de ce qui, dans la psychanalyse, continue tout à la fois de déranger et de questionner, fût-ce les plus réticents. J'entends d'ici ce que l'on peut rétorquer à l'énoncé d'une telle hypothèse ; à savoir qu'il y a, qu'il y aurait antagonisme, incompatibilité entre la popularisation et la propagation des idées psychanalytiques, leur acceptation par le plus grand nombre et la complexité, voire ce que d'aucuns pourraient appeler la lisibilité d'un livre comme le tien. Certes, les deux cent cinquante pages que compte ton livre ne se lisent pas nécessairement toutes d'un trait et il faut parfois s'y reprendre au moins à deux fois, la deuxième fois c'est déjà un peu moins aride, pour, sinon tout comprendre du moins entendre ce que tu y dis. Pour autant, il me semble que l'argument avancé est erroné parce que mettant en avant une transmission, une diffusion, une incrustation qui seraient de l'ordre de l'instantané, qui ne tiendraient pas compte de la dimension du temps, qui ne se fieraient pas aux agissements de cette "sorcière patience" dont tu nous rappelles que Freud en a toujours fait son alliée. Freud, dont tu nous remémores également, et dans ce même ordre d'idée, que pour avoir été, lui aussi, soucieux de reconnaissance et désireux de l'extension de sa découverte, ne considérerait pas pour autant devoir payer cette recherche là d'une moindre rigueur et d'une moindre exigence impérieuse d'un rapport au vrai. La diffusion, la propagation de la psychanalyse – Freud nous l'a remarquablement démontré au moyen notamment de cet ouvrage qui constitue l'une des références maîtresses de la première partie de ton livre, *La question de l'analyse profane* – si elles supposent une dimension propédeutique impliquent aussi et simultanément que se poursuive, en amont et sans relâche, une recherche de "psychanalyse scientifique", de "psychanalyse pure" dira Lacan, dont l'existence, le développement et parfois même le ressassement sont la seule garantie d'un

renouvellement permanent du registre de la diffusion qui, sans cela, risquerait vite de transformer la psychanalyse en un catalogue de recettes ou de "standards", d'en faire "ce chemin pour commis voyageur" dont Freud redoutait l'advenue. Dans cette relation entre la recherche et la diffusion, la psychanalyse est inévitablement appelée à rencontrer des obstacles tenant à sa spécificité, à celle de son objet. Freud, comme tu le rappelles au tout début de ton livre, fait état, dans sa première réponse à Lou Andreas-Salomé, de la relative incommunicabilité de l'essence de la psychanalyse ; c'est là un thème qu'il reprend en d'autres occasions, dans une lettre à Pfister notamment. Dans le même temps il était conscient de cette caractéristique à la fois contraire et complémentaire qui participe de la spécificité de la psychanalyse et de ses difficultés dans son rapport avec l'extérieur : il qualifiait pour cela Albert Einstein de chanceux puisque ce même public, qui se mêle volontiers de la psychanalyse parce que croyant d'emblée tout savoir en matière de psychisme, se garde bien, ignorant qu'il se sent, d'intervenir dans la physique.

Dans cette perspective, celle de la recherche en psychanalyse et de son articulation avec le public, ton livre est bel et bien une intervention, une manière ou une occasion, pour les psychanalystes et la psychanalyse de se ressourcer, d'aller de l'avant sans rien céder, ni des mots, ni des idées.

Encore quelques instants si vous me les accordez pour évoquer à présent ce second aspect qui, te lisant, s'est imposé à moi.

Je tiens qu'un livre trouve son importance, sa raison d'être fondamentale, lorsqu'il procède à cette opération très particulière qui consiste à donner à son lecteur la possibilité d'avancer dans la mise en mots, dans la symbolisation et partant dans l'entendement de ce qu'il pouvait jusque-là seulement ressentir dans le registre de l'intuition, et reconnaître comme étant de l'ordre d'une évidence intransmissible. Or, qu'il s'agisse du traitement de sa dimension historique, celle de la psychanalyse traversée par le débat sur l'analyse profane lui-même porteur de ce clivage décisif sur la formation qui va notamment conduire à l'autonomisation de l'analyse didactique au regard de l'analyse thérapeutique, clivage qui est à la fois source et produit de la constitution et de la dénaturation de la théorie freudienne en un savoir figé, en une doxa applicable sans autre procès à un matériel dont elle ne peut plus alors recevoir quelque enseignement que ce soit, qu'il s'agisse de l'exploration, explicitation qui s'y trouvent présentées du remaniement, réaménagement de cette question de la formation du psychanalyste par Lacan, ce livre réalise dans son intégralité, au prix d'un travail que tu demandes à ton lecteur de faire avec toi, la dite opération de mise en mots, de symbolisation.

Qu'est-ce à dire très concrètement ? Tout simplement ceci qui n'est pas secondaire – mais je ne peux là parler qu'en mon nom, c'est à dire depuis là où j'en étais avant de te lire et de là où j'en suis après t'avoir lue – qu'il n'est rien, concernant la psychanalyse, la formation des psychanalystes aussi bien que leur organisation et leurs relations d'analystes, qui puisse échapper à la théorie

psychanalytique, qui puisse relever d'un autre ordre, d'un autre registre, étrangers à l'inconscient, que cet ordre soit médical, juridique, universitaire ou politique. En d'autres termes, mais je n'ai pas là la prétention de vous expliquer quoi que ce soit, tout au plus suis-je en train de m'expliquer à moi-même là où m'a conduit la lecture de ce livre, ce que ta démarche exigeante – j'ai dit tout à l'heure que tu ne nous laisses aucun espace pour flâner, manière de signifier aussi l'urgence qui sous-tend ton intervention – pose sans appel, c'est tout simplement ce fait, que les "affaires" de la psychanalyse ne peuvent relever que de la théorie psychanalytique et qu'il ne saurait y avoir en la matière ni répit ni relâchement sauf à ce que les dites "affaires" "dévorent la science" ainsi que l'explique Freud à Jones dans une lettre que tu cites. Etrange "science" que cette science psychanalytique qui ne peut survivre qu'au prix de ne confier à aucune instance extérieure à elle-même ce qu'il en est de ses difficultés et de son devenir, lequel dépend de part en part de cette question centrale des formations du psychanalyste. Pour le dire de manière imagée, voire simpliste, mais la diffusion dont participe l'exercice auquel je suis en train de me livrer, implique ce genre de raccourci, si un étudiant en physique peut apprendre la physique atomique sans s'exposer à quelque radiation que ce soit, si l'organisation des sociétés de médecins n'a que faire, pour fonctionner, des lois de la physique quantique, il n'en va absolument pas de même pour la psychanalyse et pour les psychanalystes. Tel est me semble-t-il le *fil rouge* qui plus que toute autre chose confère à ton livre son caractère que j'ai appelé d'*intervention*.

Sous l'angle de l'histoire, et tu ne manques pas ce faisant de prendre appui et de rendre hommage à celles et ceux qui ont ouvert ces voies jusqu'à eux délaissées, sous cet angle donc, tu t'attaches à faire ressortir comment l'instauration du clivage fatal, dont j'ai rappelé à l'instant la nature, a été le produit d'une lente et insidieuse succession d'abandons et de concessions faites au regard de cette exigence primordiale, celle d'une "formation qui ne soit pas menteuse", concessions que Freud ne cessa de pointer, contre lesquelles il *intervint* de plus d'une manière, aidé en cela, et tu leur rends aussi un juste hommage, par Ferenczi et l'École hongroise qui luttèrent de leur côté avec les moyens du bord, lesquels incluaient leurs propres faiblesses, contre ces mêmes écarts vis-à-vis d'une formation vraie. De même soulignes-tu le malaise ressenti, et la contestation de ce clivage que manifestèrent et firent, chacun à leur manière, Hanns Sachs ou plus tard Siegfried Bernfeld et plus récemment encore Stanley Goodman qui s'interroge, en 1980, lors du symposium de Broadway, sur le bien fondé de la procédure de sélection maintenue en vigueur dans l'I.P.A.

C'est à re-parcourir, pas à pas, fût-ce parfois de manière chaotique et au prix de contradictions, le long cortège de ces concessions, à en réparer les effets dévastateurs, à restaurer et consolider l'architecture freudienne et à donner à sa clef de voûte, une formation qui demeure inscrite dans la rencontre des turbulences d'une analyse que nul ne peut déclarer didactique au départ, une assise renouvelée, que Lacan s'est consacré, usant pour cela aussi bien de

l'apport des sciences affines contemporaines que du savoir le plus ancien, le recours à la casuistique que tu soulignes et explicites avec brio n'étant pas le moindre. Loin de te contenter de nous offrir seulement l'occasion de refaire ce parcours, ton livre, et en cela il est bel et bien encore *intervention* et vient s'inscrire dans cette problématique du *kairos* que tu évoques, ton livre est une mise en alerte, un appel à revivifier ce trajet, mais plus encore, à l'opposé de toute forme de séduction, une convocation lancée à la cantonade aux fins que chacun prenne, sur ces questions, ses responsabilités de psychanalyste.

Ce faisant, ton travail appelle aussi, exige pour exigence, au questionnement. Je le ferai ici, convivialité oblige, d'une manière que l'on pourrait taxer de désinvolte, laissant ainsi, et aussi l'occasion à d'autres, voire à moi-même, de t'assiéger de nouveau.

Un appel d'abord à ce que tu nous en dises un peu plus sur cet accent que tu mets, judicieusement je le crois, sur ce "rapport à l'enseignement de Lacan" comme cause essentielle du processus évoqué de l'essaimage. Avec au passage ce point, qui revient en d'autres occasions, de la distinction à faire, que tu fais, entre le fait, la chose, l'enseignement ou le temps aussi bien et le *rapport au fait*, à la chose.

Question d'apparence ponctuelle mais sans doute moins anodine qu'il y pourrait paraître : qu'allait donc faire Lacan, par-delà une conjoncture pseudo-révolutionnaire sur laquelle il ne s'abusa jamais, dans l'Université, comme si parler, œuvrer dans un "département de psychanalyse" ne participait pas de ces concessions qu'inaugurèrent avec le zèle que l'on sait les Berlinoises. Et pour faire bonne mesure, j'ajouterai n'être pas vraiment convaincu par la sorte de justification dont tu le crédites, faisant valoir (p. 206) qu'il se serait gardé d'une orientation véritablement universitaire en se tournant vers l'Ecole des Hautes Etudes, comme si cette honorable institution, qui n'hébergea que son séminaire sans ouvrir à je ne sais quel cursus de diplômes, échappait par ailleurs à cette pesanteur là, quelles qu'aient pu être les raisons de sa fondation.

Enfin troisième question, plus vaste, celle-ci, qui appellerait à être plus travaillée : qu'en est-il, que peut-il en être aujourd'hui d'une politique de la psychanalyse qui ne mettrait pas au travail, usant pour cela de la théorie analytique mais aussi des apports les plus contemporains, je pense là notamment aux travaux de Jacques Rancière, ce concept de politique. En un mot, n'y aurait-il pas lieu là, de mettre en question, ou plutôt à sa place, la conception freudienne du collectif dont tu ne manques pas de signaler avec pertinence le retour insistant, aussi bien sous les effets soupçonnés du charisme de Lacan (p. 133) que sous l'angle de cette place de leader que le mode de fondation de l'Ecole freudienne lui donnait (p. 145). Et s'il y avait lieu de pointer, dans ce retour permanent de l'UN comme condition d'un tout homogène, rien d'autre qu'un recouvrement, une occultation de la politique en tant qu'elle est fondamentalement mouvement de fracture, de partition auquel aucun tout ne saurait échapper, fût-il le *tout* psychanalytique ? Manière de dire que la

vigilance et la lutte à l'égard des concessions est un processus dont il y aurait lieu d'admettre qu'il est sans fin, sauf à vouloir conforter l'avenir de toutes les illusions.

Qu'il s'agisse de l'écrit ou de l'oral, compte rendu ou présentation d'un livre, l'impression prévaut toujours pour celui qui se livre à ce genre d'exercice, de n'avoir rien dit de l'essentiel du livre dont il voulait parler. Me voici donc en manque de n'avoir pas tout dit de la richesse de ton apport, en proie à ce sentiment d'être sans doute passé à côté de l'essentiel. Ce manque, cette insatisfaction, il me semble qu'ils sont aussi les effets en retour du caractère stimulant et même secouant de ce livre, le tout fonctionnant comme un appel au travail. C'est de cela que l'on doit, me semble-t-il prioritairement, te remercier.